



L'inquiétude et ses variables intermédiaires : Pierre Janet ou le problème du puits sans fond

Isabelle Sallot

Réseau Janet

Résumé

Toute recherche de psychologie expérimentale permet d'aborder de profondes questions épistémologiques sur la pensée à l'œuvre en arrière-plan des mesures : la science pense (Lecourt). Des travaux expérimentaux sur la corrélation superstition – inquiétude permettront ici d'ancrer une réflexion sur les rapports entre croyance, sentiment et action. Les modèles contemporains explorent les influences mutuelles entre ces variables, mais des modèles comme celui de Janet (1889-1947) les considéraient dépendantes de la « force » des sujets. Ces hypothèses ont été oubliées sans avoir été réfutées, parce que la perspective philosophique des recherches a basculé. Pourtant ces anciens modèles conservent de la pertinence pour éclairer les interprétations d'expérimentations récentes.

Abstract

All experimental investigations allow in-depth examination of philosophical debates regarding the thought in the backward of measures and modelling : science is thinking (Lecourt). Recent works on the correlation of worry and superstitious beliefs will be our standpoint here to examine the links between beliefs, feelings and action. Contemporary modeling investigates the mutual relations of these variables, but older ones like Janet's (1889-1947) regarded them as dependant on the subject « force ». Those hypothesis have been forgotten before being proven false, just because the philosophical perspective of research had tilted. Yet, anciant modelings still keep some relevance to shed light on some interpretations of recent experiments.

* *
*

Variables intermédiaires : un puits sans fond

En psychologie expérimentale, la mobilisation d'une variable intermédiaire est habituelle pour construire un modèle structurel : elle permet d'enrichir l'interprétation psychologique des résultats obtenus, et leur discussion. Dans une recherche sur le lien entre la tendance à s'inquiéter et les croyances religieuses, Gardair (2013) par exemple, établit une corrélation positive entre

l'inquiétude et les croyances superstitieuses, ainsi qu'une absence de corrélation entre l'inquiétude et les croyances religieuses. Or, la discussion porte ensuite sur la notion de « sentiment de perte de contrôle », qui pourrait jouer le rôle de médiateur entre la tendance à l'inquiétude et les croyances religieuses. En effet, pour l'auteur, la superstition « permet de répondre au manque de contrôle effectif ou au sentiment d'impuissance, en renforçant le contrôle perçu et en réduisant l'angoisse découlant d'un sentiment d'impuissance ». La corrélation entre l'inquiétude et les croyances religieuses serait médiée par le sentiment de perte de contrôle, et le modèle devient le suivant : le sentiment de perte de contrôle entraîne l'inquiétude, laquelle favorise l'adoption de superstitions, qui par leur rationalité restaurent le sentiment de contrôle, lequel en retour diminue l'inquiétude. Mais l'inquiétude et la croyance peuvent aussi être modulées par le sentiment d'appartenance. Ainsi par exemple, Gardair remarque que la pratique religieuse serait « l'indice du sentiment d'appartenance », or, ce sentiment serait « doté d'un effet protecteur sur le bien-être psychologique » ; de ce fait, la croyance religieuse agirait favorablement sur le sentiment d'inquiétude via la pondération du sentiment d'appartenance.

En réalité, un très grand nombre d'autres notions sont candidates au rôle de variable intermédiaire entre inquiétude et croyance religieuse. La croyance en un monde juste (Belief in a Just World), par exemple, définie comme la croyance que les gens obtiennent ce qu'ils méritent et méritent ce qui leur arrive (Rubin & Peplau, 1973), est dotée d'une importante fonction sociale d'acceptation de sa place (Dalbert, 1999). Plusieurs auteurs ont identifié un lien étroit entre la croyance en un monde juste, une diminution statistique de l'inquiétude, associée à une augmentation du névrosisme (Dalbert, 2001 ; Dzuka et Dalbert, 2002 ; Wolfradt et Dalbert, 2003). De ce point de vue, il est possible de proposer un modèle structurel alternatif dont la première partie diffère de celui de Gardair (2013) : la diminution de la croyance en un monde juste suscite l'inquiétude, laquelle stimule la recherche de superstitions, lesquelles, par leur rationalité, remontent la croyance en un monde juste, qui en retour diminue l'inquiétude.

Les concepts en lien à la perception de soi ou d'autrui pourraient également jouer le rôle de facteurs de pondération entre les croyances et l'inquiétude. Dans un ouvrage de synthèse, Schwarzer (2013) indique les nombreuses corrélations expérimentalement établies entre l'inquiétude et une riche variété de cognitions en lien au soi, telles que le sentiment d'efficacité personnelle, l'internalité, l'estime de soi ou l'autoperception. Il rappelle, par exemple, que si le sentiment d'efficacité personnelle tel que défini par Bandura (1977) a une valeur trop basse, il se produit un déséquilibre entre l'évaluation de la difficulté de la tâche et l'évaluation des ressources dont dispose le sujet, ce qui génère l'inquiétude ou l'anxiété. Dans une méta-analyse de 104 études, Sweeney et al. (1986) avaient déjà montré que l'attribution d'internalité, confrontée à une situation négative, est positivement corrélée à l'anxiété et à la dépression. De même, la variation d'estime de soi joue potentiellement le rôle de variable intermédiaire entre l'inquiétude et la croyance, car sa corrélation à l'inquiétude a souvent été montrée, en effet des résultats tels que ceux de Watson & al. (2002), Riketta (2004) ou Sowislo et Orth (2013) convergent pour indiquer une corrélation significative entre baisse de l'estime de soi et inquiétude, tandis que réciproquement, d'autres travaux (Crocker & Park, 2004) suggèrent que l'estime de soi pourrait jouer le rôle de bouclier contre l'anxiété. Le concept d'autoperception s'ajoute aux précédents pour jouer potentiellement le rôle de facteur pondérateur, car des travaux ont mis en évidence un lien stable entre l'autoperception négative, la rumination et l'anxiété (Zou & al., 2012).

D'après ces travaux, un troisième modèle structurel alternatif à celui de Gardair devrait pouvoir être soutenu : l'inquiétude serait suscitée par la détérioration de différents paramètres du soi, l'inquiétude ainsi augmentée sensibiliserait les sujets à la superstition, laquelle en retour rétablirait les valeurs des différents paramètres du soi. De ce fait, de très nombreux concepts psychologiques dont le lien direct à l'inquiétude ou à l'anxiété est bien établi expérimentalement pourraient prendre la place de variable intermédiaire entre les croyances et l'inquiétude au sein d'un modèle structurel : la recherche de variables intermédiaires pourrait devenir un puits sans fond.

Une causalité moderne implicite : le fonctionnalisme

Le problème du puits sans fond n'est pas sans lien à la question suivante : en psychologie, toute variable peut-elle avoir une influence sur toute autre ? Quelle variable peut dépendre de quelle autre ? Les travaux contemporains sur le lien entre inquiétude et superstition posent la question de la pertinence psychologique des corrélations conjecturées ou observées, une question au cœur du débat psychologique depuis un siècle.

Les modèles à variables intermédiaires proposent de relier des croyances (religieuses ou superstitieuses) à un sentiment ou à une émotion (l'inquiétude, l'anxiété) via une variable intermédiaire relevant elle-même soit du sentiment ou de l'émotion (sentiment de perte de contrôle, d'appartenance, d'efficacité personnelle...), soit de la croyance (croyance en un monde juste) soit encore de traits de personnalité tels que le névrotisme du Big Five. Ces modèles ne questionnent pas la plausibilité psychologique d'influences directes ou indirectes entre sentiments ou émotions, croyances, et traits de personnalité. Ainsi, un des modèles ci-dessus proposés revient à ce qu'un sentiment influence un autre sentiment, lequel agit sur une croyance qui modifiera un sentiment, lequel en modifiera un autre ; l'un des modèles alternatifs proposé dans ces pages (celui médié par la croyance en un monde juste), consiste à ce qu'une croyance agisse sur une autre croyance par l'intermédiaire d'un sentiment, ce qui produirait que cette croyance suscite alors un sentiment ; ou encore, en ramenant l'inquiétude au trait de névrotisme, revient à ce qu'un trait agisse sur une croyance par l'intermédiaire d'un sentiment, laquelle croyance influence ensuite un sentiment.

Toutes ces relations à tiroir sont-elles vraiment utiles aux modèles, et surtout, psychologiquement plausibles ? Le problème du nombre potentiellement immense de variables intermédiaires semble étroitement lié à une autre question épistémologique soulevée par ces travaux contemporains : celui de la causalité entre des variables psychologiques. Bien entendu plus aucun chercheur, aujourd'hui, ne prétend chercher un sens de causalité entre variables psychologiques, qu'elles soient mesurées ou intermédiaires ; en effet, pour des études transversales, la recherche en psychologie a depuis longtemps établi la distinction des corrélations et des causes. Au milieu du 19^{ème} siècle, Fechner (1851) est l'un des premiers à clarifier cette différence déterminante ; après lui, l'adoption massive du langage statistique par la psychologie affermira encore la disjonction des causes et des corrélations. Aujourd'hui, lors de travaux transversaux, la recherche de causalité ne fait plus partie du programme de la psychologie expérimentale à l'échelle internationale, et seules des corrélations peuvent être postulées et chiffrées. Pourtant la situation est plus complexe.

En effet, malgré l'évacuation de tout rapport entre causalité et corrélation depuis plus d'un siècle, le langage causaliste, lui, est loin d'avoir disparu de la recherche expérimentale en psychologie. Dans son article, Gardair se demande par exemple « si c'est le recours à la superstition qui renforce l'inquiétude (...) ou si c'est la tendance à l'inquiétude qui renforce la croyance » (p. 143) ; ici, même si toute cause est officiellement inaccessible, l'expression langagière, elle, reste sensiblement causaliste. Cet attachement aux causes est inhérent à l'esprit humain. Dans ce contexte, comment la psychologie parvient-elle à concilier l'irrépressible et humaine curiosité des causes avec sa structure formelle statistique depuis un siècle ?

Autour de 1900, quand la causalité explicite disparaît graduellement des débats et du vocabulaire de la recherche en psychologie, un terme connaît une popularité grandissante aussi bien en psychologie qu'en biologie, qui ne se démentira pas jusqu'à aujourd'hui : le terme de « fonction ». Dès lors, si un sentiment n'est plus la cause d'une croyance, en revanche tout sentiment et toute croyance se mettent à posséder une « fonction » : c'est parce que deux variables psychologiques sont impliquées dans la même fonction que l'une peut agir sur l'autre sans qu'il soit plus besoin d'invoquer le concept de cause, ni d'effet. De ce fait, à la fin du 19^{ème} siècle, en psychologie le paradigme causaliste cède rapidement le terrain au paradigme fonctionnaliste qui est encore le nôtre. De nos jours, bien que le mot de « fonction » ait tout à fait

remplacé l'ancien mot de « cause », la signification implicite des discussions reste généralement causaliste. Pourtant l'adoption du terme de « fonction » n'est pas sans inconvénient.

Dans l'ouvrage de référence de Françoise Parot sur l'utilisation du concept de « fonction » en psychologie (Parot, 2008), l'épistémologue et historien Jean Gayon présente les deux familles de conceptions auxquelles se rattache aujourd'hui la notion de « fonction » en psychologie : « la première famille rassemble les théories de la fonction qui définissent celle-ci en référence à la théorie de l'évolution (...). Une seconde famille rassemble les conceptions qui (...) se concentrent sur le rôle causal qu'une partie joue dans un système (...) On parle de 'théorie du rôle causal' (...) de la fonction » (Gayon, 2008, p. 140). Dans les travaux contemporains de psychologie expérimentale, la notion de fonction prend souvent ces deux attributs à la fois : directement importée de la biologie évolutionniste de la fin du 19^{ème} siècle, la « fonction » joue en même temps un rôle causal entre les variables des modèles.

Ce glissement terminologique des causes aux fonctions est chargé d'implications épistémologiques. Dans l'ancienne conception causaliste, la psychologie était l'étude des facultés de l'âme, lesquelles étaient des dons de Dieu, or, comme dans la nouvelle perspective, la psychologie est l'étude de fonctions mentales produites par l'évolution biologique, une propriété supplémentaire leur est adjointe dès la fin du 19^{ème} siècle : dans la nouvelle vision du monde, les fonctions sont des traits adaptatifs, des « adaptations ». En effet à cette époque psychologie et biologie sont conquises par les visions de Spencer, qui vient d'imposer une version très personnelle des notions « d'adaptation », de « sélection », « d'évolution », et de « progrès » interprétées à partir des œuvres de Lamarck et de Darwin (Saillet, 2019). F. Parot (2008) rappelle le rôle important que Baldwin joue dans l'association du mot de fonction à la notion « d'adaptation » ; rapidement après lui les termes deviennent presque synonymes ; c'est parce que toute fonction est (devenue) adaptative qu'en 1890 William James peut écrire : « si la conscience existe, c'est qu'elle a eu et a une fonction » (cité par Parot, 2008, p. 9). John Dewey et James Angell, rappelle Parot, font alors de Chicago le berceau de ce qu'on ne tarde pas à désigner du nom de « fonctionnalisme », le courant de pensée associant fonction et adaptation. En France, Théodule Ribot va bientôt traduire et populariser les travaux du neurologue Jackson, dont les positions spencériennes conquièrent rapidement la France et l'Europe. Aujourd'hui, associer toute fonction à une adaptation semble aller de soi, et la recherche en psychologie utilise abondamment cette association ; Gardair (2013) indique, par exemple, que « la superstition est dotée d'une fonction adaptatrice » (pages 135 et 141), ou que « chez les athlètes, les comportements superstitieux (...) offrent une stratégie d'adaptation » (p. 138). Pourtant, en psychologie, les fondements épistémologiques de cette récente identification de la fonction à l'adaptation sont rarement questionnés par les chercheurs qui l'utilisent.

Il n'en est pas de même en biologie, où d'importants bouleversements se produisent dans les années 1970. À cette époque, l'approche évolutionniste se voit entièrement réexaminée de l'intérieur, à l'aune d'une relecture plus critique de Darwin, et surtout grâce à de nouveaux résultats de paléontologie et de génétique. On démontre alors qu'un grand nombre de ce qui était considéré comme des « adaptations » n'en sont pas. Gould, Eldredge, Kimura et leurs collègues sont les pionniers de ces bouleversements décisifs dans la façon de concevoir l'évolution biologique. Le modèle des équilibres ponctués des biologistes et paléontologues Gould et Eldredge (Gould & Eldredge, 1971 ; Eldredge et Gould, 1972 ; Gould, 1978 ; Gould et Lewontin, 1979) montre que l'évolution biologique a comporté peu de phases « adaptatives » en comparaison des longs équilibres, ou stases, que l'histoire de la vie connaissait entre deux crises, c'est-à-dire entre deux extinctions massives. Lors de ces crises, l'adaptation des populations à leur environnement ne les aide pas à survivre, l'événement catastrophique étant par définition unique : sur le long terme (à l'échelle géologique), la survie des espèces n'est pas due à leur « adaptation ». Le modèle de Gould et Eldredge sera peu à peu validé par la majorité des biologistes spécialistes ; après lui, le recours systématique à des arguments d'adaptation est reconnu comme une position philosophique, « l'adaptationnisme ». Alors qu'auparavant ils allaient de soi, il n'est plus possible alors, en biologie de l'évolution, de mobiliser des arguments adaptationnistes sans les avoir dûment justifiés. De son côté le généticien Kimura (Kimura,

1968 ; Kimura et Ohta, 1974) démontre que la plupart des mutations génétiques sont neutres, c'est-à-dire ni favorables ni nuisibles à l'individu porteur, et par conséquent sans aucune vertu « adaptative ». Dans ce modèle dit « neutraliste » de l'évolution, la sélection naturelle joue un rôle plus modeste qu'on ne croyait auparavant et, sur le long terme, le processus évolutif s'apparente plus à une « dérive » génétique qu'à une sélection et à une adaptation des organismes. Les caractéristiques des populations étant peu sélectionnées et majoritairement issues d'une dérive neutre, une position épistémologique alléguant un adaptationniste de principe et sans examen, devient désormais là aussi intenable.

Les attaques de Gould, Eldredge, Kimura, et de bientôt une majorité de biologistes envers l'ancien paradigme adaptationniste a priori, l'ont considérablement affaibli : depuis les années 1990, en biologie, la notion de « fonction » est désormais largement dissociée de celle d'adaptation, et les biologistes ont acquis le choix entre l'une ou l'autre option (dérive ou adaptation), selon ce qui convient le mieux à leurs observations. Comme le rappelle le biologiste Sachse (2011), il existe aujourd'hui en biologie « deux approches essentielles dans la recherche. La première part de l'hypothèse de l'adaptationnisme et admet, à condition que ses modèles échouent, d'y incorporer la dérive génétique (...). La seconde part de l'hypothèse de travail de ne prendre en compte la sélection naturelle qu'à condition que la dérive génétique ne fournisse pas une explication des phénomènes » (p. 49). Mais la psychologie ne semble pas avoir pris encore toute la mesure de cet important réexamen des fondements de la biologie évolutionniste : bien des « fonctions » sont considérées « adaptatives » a priori et sans examen critique. En 2004, Gayon exposait déjà comment le positivisme de Comte avait pu, dans ses zones d'influence, retarder la compréhension et la pénétration de la biologie évolutionniste moderne dans la recherche (Gayon, 2004) ; aujourd'hui, une fois cette transition enfin réussie, il constate maintenant qu'une grande partie de la psychologie internationale tarde encore à assimiler la seconde révolution de la biologie évolutionniste récente, celle de la revue à la baisse des effets de la sélection et des phénomènes « adaptatifs » : en psychologie, écrit-il récemment, « la notion de fonction est subordonnée à celle d'adaptation » (Parot, 2008, p. 151). De fait, ces dernières décennies, tandis que la biologie parvenait à réduire drastiquement le nombre de ses « adaptations », la psychologie les multipliait sous couvert de nombreux termes (« stratégies », « heuristiques »...) et surtout, en créait presque autant que de « fonctions ». Pourtant, les hypothèses qui confèrent une « fonction adaptatrice » à la superstition ou à tout autre processus psychologique sain ou pathologique n'ont jamais été démontrées expérimentalement ; elles mériteraient d'être argumentées, et comparées à une hypothèse neutraliste dont l'introduction dans la psychologie contemporaine pourrait être prometteuse.

La fonction comme action

Si une fonction « adaptative » de la superstition ne pouvait pas être invoquée, pourrait-on rendre compte néanmoins de la corrélation souvent observée dans la recherche récente entre croyances superstitieuses et inquiétude ? En fait, la notion de fonction n'a pas toujours été synonyme d'adaptation : un autre de ses anciens attributs pourrait enrichir les interprétations de résultats expérimentaux contemporains.

Dès le moyen-âge on emploie le mot « fonction » pour désigner ce que réalise une pièce mécanique ou architecturale : ainsi on parle de la fonction d'une poulie ou d'un arc-boutant ; le mot permet aussi de désigner ce que réalisent des employés, les « fonctionnaires », c'est-à-dire ceux qui exercent des fonctions, en l'occurrence les fonctions de l'état. Dans cette tradition de pensée, le mot « fonction » est lié à la réalisation d'une tâche, autrement dit, à l'action d'un sujet. Est-ce une acception marginale ? Bien au contraire, Parot (2008), rappelle que c'est précisément dans ce sens que le mot de fonction avait fait son entrée dans le domaine de la psychologie au début du 19^{ème} siècle, et non dans la perspective adaptationniste, laquelle n'apparaîtra qu'ensuite. Gall (1822) impose le terme de fonction, qui se répand rapidement suite au succès de son ouvrage ; le projet de Gall est d'associer chaque « fonction » mentale à un « organe » du cerveau, c'est-à-dire à une localisation cérébrale ; l'intention fonctionnaliste de Gall est

étroitement liée au projet localisationniste (Parot, 2008, p.67), et bien avant toute nuance évolutionniste ou « adaptative », les fonctions désignent alors des parties contribuant au fonctionnement du tout.

Au même moment, c'est en s'inspirant des thèses de Gall que Henri de Blainville (1822), associe, en physiologie cette fois, une fonction biologique à un organe du corps, une conception que reprendra Auguste Comte. Pour ces auteurs et ceux qui adopteront ce courant de pensée, la « fonction », qu'elle soit psychologique ou physiologique, est le résultat de l'action d'un appareil (partie d'un vivant ou d'une machine), ou encore cette action elle-même. Dans un sens comme dans l'autre, exercer une fonction, c'est agir (que cet acte soit « adaptatif » ou non).

On mentionne souvent le philosophe Dewey comme étant à l'origine de cette façon de penser ; il remarque en effet de bonne heure la convergence entre la fonction de perception et l'action, et ce faisant, est l'un des premiers à associer des actes à une fonction. Dans « Le concept d'arc-réflexe en psychologie », (Dewey, 1896), il s'attache à dénoncer les « idées préconçues d'une distinction rigide entre les sensations, les pensées et les actes » (p. 358), et soutient au contraire l'équivalence des trois registres. Pour lui, la notion d'arc-réflexe impliquant une disjonction entre le stimulus et la réponse, n'est qu'une perpétuation inappropriée de « l'ancien dualisme du corps et de l'esprit » (p. 357). Selon lui, fonction de perception et action sont de même nature et ne peuvent être envisagées l'une sans l'autre. On retrouvera une approche très voisine, 70 ans plus tard, avec la notion d'affordance de Gibson.

Toutefois, ces développements historiques ne devraient pas faire oublier aux lecteurs francophones – bénéficiant linguistiquement d'un accès facile aux originaux –, qu'avant Dewey, dès 1889, le psychologue Pierre Janet établissait un « primat de l'action » fondé sur les mêmes conceptions épistémologiques, à l'époque encore inédites en psychologie (quoiqu'Aristote ait des positions proches). En effet, dès sa première thèse de doctorat (*L'automatisme*, 1889), Janet établit sans ambiguïté l'identité des « fonctions » psychologiques et des actes, ou actions : ici, la perception (ou la sensation) est un acte simple, un mouvement : « Bien des philosophes, et Condillac surtout, se sont demandé ce qui arrive quand on introduit une sensation isolée dans une statue (...) ; ils ne nous ont pas dit qu'à chaque sensation nouvelle la statue allait se remuer » (p. 55). Toutes les fonctions de la vie – des plus simples aux plus complexes – sont ensuite assimilées, par Janet, à des actes ; les fonctions élémentaires sont déjà psychologiques, et ont la nature de mouvements et d'actes : « Les premiers actes psychologiques dérivent des propriétés de la matière vivante et des grandes fonctions de la vie animale : (...) l'alimentation, l'excrétion, (...). Ces fonctions donnent naissance à des actes psychologiques quand (...) elles donnent lieu à des mouvements de ce corps. » (Janet, 1926, t.1 p. 212). Les fonctions plus complexes comportent un aspect psychologique même si leur facette organique reste bien présente : « Dès que cette agitation est un peu organisée, (...) les mouvements siègent de préférence dans les membres et prennent la forme de l'action réflexe » (ibid.). Au-dessus des actions (ou fonctions) réflexes Janet place les « tendances suspensives, ou à activation échelonnées, [qui] sont l'élément essentiel des perceptions » (ibid., p. 214). Pour lui, perception et action ne font qu'un (Saillot, 2013) et les actions de perception, écrit-il, « permettent la constitution de l'objet ou si l'on préfère des conduites en rapport avec l'objet » (ibid.) ; pour lui, c'est parce que le fauteuil évoque en nous l'acte de nous asseoir que nous le percevons comme fauteuil (Janet, 1935) ; outre la notion d'affordance (Gibson) déjà évoquée, notons que ces développements inspireront directement le « constructivisme » de Piaget, dont trop peu d'auteurs ont encore souligné l'inspiration janétienne (Amann Gainotti et Ducret, 1992 ; Fedi, 2008). La fusion de la fonction et de l'acte prend ses sources dans cette notion de perception-action si clairement exprimée chez Janet avant les années 30, redécouverte dans la recherche depuis une vingtaine d'année et de plus en plus utilisée (Corveleyn et Coello, 2013).

L'assimilation de nos fonctions à des actions permet à la psychodynamique expérimentale menée par Janet de rendre compte de façon originale des relations entre émotions, sentiments et croyances. Janet classe toutes les manifestations de la vie (c'est-à-dire toutes les fonctions) sur une échelle d'actions psychologiques ordonnées par leur degré de complexité, qui sont aussi des degrés de santé/fatigue. Les échelons les plus simples étant les réflexes, les plus

complexes sont les conduites sociales : pour Janet rien n'est plus difficile à l'homme que de réussir à mener à bien des actions collectives ; cette série ordonnée forme sa hiérarchie des tendances (Prévost, 1973), qui renverse les conceptions habituelles selon lesquelles les actes les plus complexes relèvent de la « raison » ou du raisonnement, lesquels constituent des facultés dites « supérieures ». Janet n'aura de cesse de développer cette approche tout au long de sa carrière. Il résume : « l'action visible à l'extérieur est le phénomène fondamental et la pensée intérieure n'est que la reproduction, la combinaison de ces actions extérieures » (Janet, 1926-1928, t.1, p. 203). Chez Janet l'identité de la fonction et de l'action a donné son nom à sa psychologie originale, une « psychologie de la conduite » ; il l'explique : « J'ai cherché à [...] aborder d'une manière objective et [...] exprimer en termes d'actions les phénomènes psychologiques les plus élevés, les plus propres à l'homme. On peut désigner cette psychologie sous le nom de psychologie de la conduite » (ibid., p. 204).

Dans cette perspective, les sentiments et les émotions sont eux-mêmes des actions : pour Janet, les sentiments et les émotions doivent être mieux caractérisés qu'ils ne l'ont été jusqu'à présent dans la recherche, en effet jusqu'à présent « les sentiments étaient le type du fait de conscience, reproduction, reflet dans un miroir d'un état de l'âme ou d'un état de l'organisme et en tant que reflets ne servaient absolument à rien » (ibid., t. 2, p. 598). En fait, les sentiments et les émotions ne sont pas des reflets passifs de notre état d'âme, mais des réactions internes à nos propres actions dans le monde : « les sentiments portent sur l'acte primaire, c'est-à-dire sur l'acte éveillé par les circonstances » (ibid., p. 460), autrement dit les sentiments (et les émotions) sont des réactions à nos propres actes ; selon Janet, les sentiments sont « des conduites facilement reconnaissables et bien organisées » (ibid., p. 449), qui constituent des régulations de l'action. Ce sont des réactions secondaires qui modifient l'exécution des actes primaires : « les uns augmentent les actions primaires par addition d'autres actes qui ajoutent la force de nouvelles tendances, les autres restreignent les actions primaires, les ralentissent » (ibid., p. 590). Cette régulation s'opère dans un premier temps à notre insu, en dehors de tout pilotage volontaire. Cependant, nous pouvons prendre conscience qu'une régulation est en train de d'agir en nous : c'est à ce moment que nous pourrions exprimer un sentiment avec des idées ou des mots : « Une réaction de régulation devient un véritable sentiment par une prise de conscience qui lui surajoute d'autres réactions de perfectionnement intellectuel » (ibid., p. 493). Les sentiments et les émotions ont des stades plus ou moins conscients sur la hiérarchie de Janet ; en tant que conduites, ils sont plus ou moins verbalisés : « Il n'est pas certain que la grenouille qui saute dans l'eau au moindre frémissement du sol ait une peur-sentiment, elle a un acte de fuite (...). À un niveau supérieur, (...) une émotion se combine avec l'une ou l'autre réaction et les transforme, c'est cette transformation surajoutée à l'activation d'une tendance (...) que nous devons considérer comme la véritable émotion » (ibid., p. 455). Pour Janet, les sentiments et les émotions constituent la petite partie des régulations de nos actes dont on prend conscience quand les circonstances le permettent. Après plusieurs décennies où la recherche avait délaissé l'étude des émotions, de nombreux travaux soutiennent à nouveau, aujourd'hui, leur rôle régulateur (Shuman & Scherer, 2014). L'identité des fonctions et actions permet d'interpréter sous un nouveau jour la corrélation entre inquiétude et croyance superstitieuse.

Inquiétude : insatisfaction ou perte de contrôle ?

Un premier écueil à éviter serait de confondre inquiétude et peur. Janet rappelle que les deux sentiments sont bien différents : « Une foule d'individus emploient à chaque instant le mot 'inquiétude' : 'Je suis inquiet à propos de tout' (...). La première interprétation la plus facile rapproche l'inquiétude de la peur et de la représentation d'un danger futur (...). Cette interprétation est superficielle » (Janet, 1926-1928, t. 2, p. 140). En effet, la peur correspond à l'acte ou à l'idée de fuir, d'éviter une action ou une situation ; au contraire les sujets inquiets ne prennent aucune mesure pour éviter ce qui les inquiète : pour Janet, l'inquiétude est une variante de l'insatisfaction : « j'ai étudié chez ces malades tous les sentiments d'incomplétude (...) j'ai présenté l'inquiétude comme une forme de cette incomplétude. Les sujets se déclarent perpétuellement insatisfaits des choses ou d'eux-mêmes : 'Ce que je fais est toujours par quelque côté mauvais, ridicule, maladroit... (...) j'aurais dû faire mieux'. » (ibid., p. 141). Il est facile de

remarquer que les analyses cliniques de Janet rapprochent étroitement l'inquiétude de ce que nous appelons aujourd'hui le « le sentiment de perte de contrôle » ; l'insatisfaction à propos de personnes, de choses, d'actes ou de situations qui – selon Janet – constitue le cœur du sentiment d'inquiétude semble en effet difficile à distinguer du sentiment de ne pas maîtriser sa vie, ses relations personnelles ou professionnelles, les événements, de ne pas pouvoir « faire mieux », pour citer un patient ; existe-t-il réellement une différence entre le fait de se sentir insatisfait d'une situation, le sentiment de ne pas la contrôler et le fait de s'en inquiéter ? En réalité pour Janet, inquiétude et « sentiment de perte de contrôle » seraient indiscernables dans la pratique clinique.

C'est bien ce que redécouvrent des auteurs contemporains, par exemple Gardair (2013) qui indique que « le sentiment de perte de contrôle semble être associé à la tendance à s'inquiéter » (p. 143) ; pourtant, dans les modèles actuels, le sentiment de perte de contrôle est plutôt traité comme une variable distincte de l'inquiétude, intermédiaire entre inquiétude et superstition : il serait intéressant de réévaluer le modèle ancien, selon lequel ces deux variables n'en font qu'une, et de comparer la pertinence des deux types de modélisations.

Inquiétude : sentiment de péjoration ou présage de malheur ?

Pour Janet, l'insatisfaction est toujours associée à l'inquiétude, or, l'insatisfaction appartient à la catégorie des idées de péjoration. De quoi s'agit-il ? « La péjoration prête à l'objet une qualité (...) qui est toujours fâcheuse ou redoutable : 'Tout est devenu laid, vulgaire, frelaté, sale, dangereux et surtout triste et lugubre'. On voit les malades, dont la dépression s'aggrave, passer de l'un des termes à l'autre. Le malade Zb., f, 23, déclare 'au début j'ai d'abord perdu l'intérêt pour les choses que j'aimais et je n'ai plus rien trouvé de joli ou d'original, puis je suis arrivée à détester toutes les choses parce qu'elles sont toutes devenues ignobles...' » explique Janet (1926-1928, t. 2, p. 313). Quand la force efficace des sujets diminue encore, apparaît l'idée du danger et de la mort ; dans De l'angoisse à l'extase, un patient de Janet témoigne : « La chambre fermée contient des choses mystérieuses et redoutables, il y a une signification terrible dans le piano, dans l'heure qui sonne, dans la chute du jour, dans les rideaux... La baignoire sert aux Allemands pour noyer leurs victimes, le parapluie est maudit et sera la cause de votre mort. » (ibid., p. 314). Janet remarque ainsi que quand l'inquiétude des sujets concerne le futur, ils l'imaginent sombre, dangereux et effrayant : le pessimisme, l'anticipation de malheurs sans cesse plus graves prend de plus en plus d'importance dans la vie de sujets à la force faiblissante, et selon l'expression populaire, ils voient « tout en noir ».

Il ressort de ces analyses que, selon la psychodynamique expérimentale du début du 20^{ème} siècle, un sentiment de péjoration assez intense s'accompagne souvent, dans l'esprit du sujet affaibli et dans ses témoignages, de prédictions funestes, de présages de malheurs : cette ancienne observation clinique ne manque pas d'intérêt, potentiellement, pour la recherche actuelle. En effet, certaines études récentes portant sur les liens entre superstition et inquiétude choisissent d'instancier la variable superstition par un item de présage de malheur. Les travaux de Gardair (2013) – par exemple – établissent une corrélation significative entre superstition (présage de malheur) et inquiétude. Mais les anciens modèles psychodynamiques, pour leur part, établissaient que les présages de malheur ne sont rien d'autre qu'une des facettes d'une forte inquiétude : de ce point de vue, la corrélation aujourd'hui mesurée était assurée a priori, puisque les deux variables n'en font qu'une. Ne serait-il pas intéressant de confronter expérimentalement ces deux modélisations ?

Inquiétude : agitation ou superstition ?

Nous avons vu que selon Pierre Janet, l'inquiétude est un sentiment qu'il est possible d'assimiler à de l'insatisfaction ou à un sentiment de péjoration ; ce ne sont pas les seules facettes que la fine clinique du début du 20^{ème} siècle a pu attribuer à l'inquiétude ; l'une d'elles, en particulier, joue un rôle primordial quand il s'agit de corréler inquiétude et superstition : pour certains auteurs de l'époque, en particulier Janet, qui a longuement étudié la psychologie de la religion et de la croyance (Saillot, 2014), l'inquiétude est une propriété de l'état d'activité générale du sujet. Janet remarque d'abord que bien souvent, « il y a dans l'inquiétude quelque

chose de plus que le sentiment de l'incomplétude » et que le sentiment de péjoration ; il semble que ce soit l'action des sujets qui soit atteinte. En effet, ce qu'on observe cliniquement, « ce n'est pas la péjoration de soi-même, de la personne prise dans son ensemble, c'est la péjoration des actions que le sujet exécute ou qu'il a à exécuter. (...) Daniel nous dit que l'escalier est plein de croque-morts, (...) au fond l'affirmation n'est pas aussi objective et désintéressée qu'elle paraît l'être : le malade est mêlé à ces aventures et c'est son action qui joue un rôle dans ces désordres et ces catastrophes » (Janet, 1926-1928, t. 2, p. 316). Janet observe ensuite que des sujets très inquiets confèrent certaines propriétés récurrentes à leurs actes quotidiens : « L'inquiétude est caractérisée avant tout par l'acte de la précaution : les inquiets ne se bornent pas à exprimer leur mécontentement de l'acte, ils augmentent et compliquent leur action de toute manière. Ils surveillent leurs mouvements, les ralentissent d'une manière active, ils modifient leur position, ils ajoutent à leur action une foule d'actions secondaires » (ibid., p. 141).

Loin de ne s'exprimer que par le langage, l'inquiétude possède selon Janet ce qu'on appellerait aujourd'hui une forte « composante comportementale » : l'inquiétude se manifeste par des ajustements et ré-ajustements incessants du corps (mouvements, déplacements, changements de position, vérifications tactiles, visuelles, ...), l'inquiet « bouge » sans arrêt. Dans le vocabulaire des années 1900, Janet évoque des « manies », en particulier les « manies de vérification », mais sans aucun doute, la caractéristique la plus importante de l'action des sujets inquiets est l'agitation : l'agitation en soi, quelque forme qu'elle prenne. En réalité, explique Janet, « l'inquiétude est une forme de l'agitation (...) ; l'inquiet augmente et complique son action pour éviter le malheur, en un mot il y a dans l'inquiétude une agitation active nuancée de tristesse » (ibid., p. 142). Or, cette agitation prend souvent des formes que les auteurs contemporains n'ont pas assez considérées : « Toutes les manies de (...) vérification, (...) viennent s'ajouter au sentiment d'incomplétude. (...) tous les procédés de compensation, d'expiation, de pacte, de conjuration, etc. » écrivait Janet (ibid., p. 141-142) ; or, ces expiations, ces pactes et ces conjurations, rappelle-t-il, apparaissent spontanément dans un grand nombre statistique d'observations de sujets inquiets. Mais certaines de ces manifestations correspondent étroitement à ce que les auteurs contemporains classeraient comme « superstition », dont voici, par exemple, une forme explicite : « Ces sentiments vont devenir dans d'autres états, et en particulier quand l'état de pression va revenir, le point de départ d'une foule de scrupules et d'obsessions sur les pactes avec le démon » (ibid., p. 226).

Les fines observations cliniques des années 1900 avaient déjà établi des liens précis entre inquiétude, sentiment d'impuissance et superstition. Or, le modèle qui résumerait ces anciens résultats serait sensiblement différent des modèles actuels. En effet, chez Janet par exemple, le sentiment de perte de contrôle, associé à des difficultés à faire face à la situation est identiquement un sentiment d'impuissance, une détresse, c'est-à-dire l'inquiétude elle-même ; au sein d'un modèle structurel où ces émotions sont des régulateurs de l'action, inquiétude et agitations comportementales à nuance superstitieuse ne constituent que différentes facettes d'une unique variable psychologique. Cette modélisation alternative pose sous un nouvel éclairage notre question initiale, celle de la causalité entre les variables observées, à laquelle il est maintenant possible de donner une piste de réponse.

La force d'action : une causalité alternative à redécouvrir ?

Pour les auteurs contemporains, les variables observées sont toutes de même niveau logique, et sont toutes « cognitives » ; elles s'influencent mutuellement par l'intermédiaire d'autres variables cognitives, cachées et non mesurées, au sein d'un processus général qui tend globalement à minimiser les valences négatives et/ou maximiser les valences positives. Dans un modèle de psychodynamique expérimentale tel que celui de Janet, plusieurs des variables du modèle de Gardair (2013) n'en constituent, en réalité, qu'une seule : comment, alors, rendre compte des corrélations expérimentalement observées ? Quelle causalité les affecte simultanément ?

La psychodynamique expérimentale des années 1920 gardait encore au suffixe « dynamique » la signification étymologique qu'il a perdu dans les années 50 : est dynamique ce qui concerne les forces (« dynamos », en Grec). Janet y introduit une nuance : pour lui, un individu dispose à chaque moment d'une certaine quantité de force mais aussi de « tension » : « De même que la puissance d'une chute d'eau ne dépend pas seulement de sa quantité mais de sa pression en rapport avec la hauteur de chute, de même l'efficacité totale de l'action ne dépend pas seulement de sa force, mais de sa tension. La tension d'une action dans ce sens précis est (...) une qualité difficile à définir d'une manière générale qui concentre la force, qui permet une efficacité plus grande avec une force moindre » (Janet, 1926-1928, t. 1, p. 206). Ainsi, la force est quantitative et correspond à ce que le sujet pourrait fournir comme effort maximal, la tension est plus qualitative et se rapporte plutôt à une efficacité, celle avec laquelle la force disponible est utilisée à bon escient, dans le sens du but auquel tend l'action : « les troubles qui portent sur la puissance, le nombre, la durée des actions se rattachent assez bien à la notion de quantité et peuvent être décrits comme des diminutions de la force psychologique, (...). Les troubles qui portent sur la perfection psychologique des actions, (...) éveillent l'idée d'un trouble dans la tension psychologique » (Janet, 1919, p. 83).

Selon ce modèle, ce qui peut altérer la santé mentale et produire trop d'inquiétude ou d'anxiété, c'est un déséquilibre entre la force et la tension psychologiques : « Cette mesure de la tension d'une conduite devrait être combinée avec celle de sa force (...) pour comprendre la gravité d'une maladie mentale (...). Si la tension est trop grande pour une force trop faible et surtout si la tension est trop petite pour une force trop grande, il y a des troubles et des désordres tout à fait caractéristiques » » (Janet, 1926-1928, t. 1, p. 207). Le cas de « la tension trop petite pour une force trop grande » est celui qui nous intéresse ici, à savoir celui de l'agitation et de ses corollaires, l'inquiétude et la superstition : selon Janet, l'agitation apparaît quand un individu dispose de plus de forces qu'il ne peut en utiliser efficacement. Ce surplus se dépense alors en agitations improductives, de nature morales (inquiétude, ruminations, obsessions...) ou comportementales (tics, gesticulations,...). Le modèle de Janet, sur la base d'observations cliniques, suggère une causalité toute différente des approches contemporaines de la psychologie expérimentale, lesquelles ont distendu leur lien à la clinique. En considérant l'inquiétude comme une agitation avec un versant moral tel que le sentiment de perte de contrôle et un versant comportemental tel que les pactes, les conjurations et autres superstitions, alors selon Janet, bien loin de s'influencer mutuellement de façon directe ou indirecte par des variables intermédiaires, inquiétude et superstition sont deux effets de la même cause : la chute de la force efficace du sujet, sa « tension ». Une cause en lien étroit à la fatigue ou à la dépression, qui n'est plus assez prise en compte en psychologie générale. Déjà décrites chez Janet comme des effets de la même cause, inquiétude et superstition avaient donc leur corrélation prédite par la psychodynamique des années 1920.

La causalité adaptationniste a été récemment démontrée fautive dans des pans entiers de l'étude biologique, son domaine d'origine ; elle demeure pourtant épistémologiquement non questionnée en psychologie, y persistant sous une forme implicite. Une situation qu'évitaient les anciens modèles de psychodynamique expérimentale, lesquels, munis d'une classification des phénomènes psychologiques selon leur force ou tension, proposaient une causalité alternative où la capacité d'action du sujet était le principal facteur de forme de ses croyances, sentiments et émotions. Cette causalité, outre d'être explicite et argumentée, avait un autre mérite, elle rendait justice au témoignage des sujets souffrant assez pour venir consulter, tandis que notre tendance à postuler d'innombrables « avantages sélectifs » nous conduit parfois à minimiser leurs symptômes : l'hypothèse – par exemple – d'une « fonction adaptatrice » de la superstition ou des agitations et a fortiori celle d'un avantage, ou autre « sens caché », de symptômes handicapants tels qu'un excès d'inquiétude, le sentiment de perte de contrôle, ou l'anxiété, n'a pas encore été démontrée expérimentalement, et devrait être plus sérieusement questionnée. Chez des chercheurs comme Janet, au contraire, il existe bel et bien des manifestations psychologiques dénuées de tout avantage sélectif : en tant que conséquences d'un affaiblissement durable ou temporaire, certaines formes d'inquiétude ou d'agitation peuvent être considérées nuisibles au sujet (aussi bien qu'à son entourage), sans contrepartie sérieusement avantageuse. C'est alors

qu'une minutieuse analyse clinique fournit de solides matériaux à la modélisation expérimentale. Il serait certainement intéressant de confronter ces deux types de causalité dans la recherche contemporaine.

Conclusion

La plupart des modélisations contemporaines placent au même niveau logique toutes les variables psychologiques, d'ailleurs devenues « cognitives » depuis les années 80 ; le passage lexical du « psychologique » au « cognitif » a pu faciliter ce nivellement à plat en éloignant les concepts de leurs origines pratiques, ou – ce qui revient au même – cliniques. En effet, de nos jours, sentiments, émotions, et croyances sont tous des « représentations », des paquets d'information, et à ce titre, peuvent tous s'influencer ou mutuellement. La question de la pertinence clinique semble tout à fait évacuée : est-ce toujours bien judicieux ? Nous avons vu ici que les modèles s'en trouvent parfois complexifiés sans avantage décisif pour l'interprétation qui en découle. La reconquête d'une nouvelle pertinence psychologique est aussi celle du rapprochement entre psychopathologie et psychologie expérimentales ; elle passe par une réflexion renouvelée sur la classification des phénomènes psychologiques et la distinction de nature entre action, croyance, sentiment et émotion. Cette perspective n'est pas une vue de l'esprit, elle a déjà été adoptée dans l'histoire de la psychologie, autour des années 1900. Or, ces anciens modèles de la psychodynamique expérimentale, dont ceux de Janet étaient parmi les plus aboutis, n'ont pas été oubliés parce qu'ils ont été expérimentalement réfutés, mais parce que l'assise philosophique (épistémologique) des recherches, ou le « paradigme » (Kuhn), a graduellement basculé au grès d'aléas historiques. C'est parce que la science pense que les recherches contemporaines pourraient encore être enrichies par de biens anciens résultats.

Références

- AMANN GAINOTTI (Merete), DUCRET (Jean-Jacques).– Jean Piaget élève de Pierre Janet. L'influence de la psychologie des conduites et les rapports avec la psychanalyse. *L'information psychiatrique* n° 6, vol. 68, 1992, p. 598-606.
- BANDURA (Albert).– Self-efficacy: Toward a unifying theory of behavioral change. *Psychological Review*, 84(2), 1977, p. 191-215.
- BLAINVILLE (Henri).– *De l'organisation des animaux, ou principes d'anatomie comparée*, 1822, Paris : F.-G. Levrault.
- CORVELEYN (Xavier), Coello (Yann).– Effet de l'action motrice sur les asynchronies perceptives, *Psychologie Française Vol 59 - N° 2*, 2014, p. 137-148.
- CROCKER (Jennifer), Park (Lora E.).– The costly pursuit of self-esteem. *Psychological Bulletin*, 130, 2004, p. 392– 414.
- DALBERT (Claudia).– The world is more just for me than generally: About the Personal Belief in a Just World Scale's validity. *Social Justice Research*, 12, p. 79-98.
- DALBERT (Claudia).– *The justice motive as a personal resource: dealing with challenges and critical life events*. 2001. New York : Plenumpress.
- DEWEY (John).– The reflex arc concept in psychology. *Psychological Review*, 3, 1896, p. 357-370.

DZUKA (Jozef), Dalbert (Claudia).– Mental health and personality of slovak unemployed adolescents: the impact of belief in a just world. *Journal of applied social psychology* 32, 2002, p. 732–757.

ELDREDGE (Niels), GOULD (Stephen).– *Punctuated equilibria: an alternative to phyletic gradualism*. In T.J.M. Schopf, ed., *Models in Paleobiology*. San Francisco: Freeman, Cooper and Company, 1972, p. 82-115.

FECHNER (Gustav).– Outline of a new principle of mathematical psychology. *Psychological Research* 49, 1851, p. 203–207.

FEDI (Laurent).– *Piaget et la conscience morale*, 2008, Paris : P.U.F.

GALL (Franz).– *Sur les fonctions du cerveau et sur celles de chacune de ses parties*, 1822, Paris : Boucher.

GARDAIR (Emmanuelle).– Échelle d'inquiétude, échelle de croyances religieuses et superstitieuses : quels liens ?, *Bulletin de psychologie* 66 (2), N°524, 2013, p. 135-148.

GAYON (Jean).– L'explication fonctionnelle dans la psychologie et l'épistémologie piagétienne, In Parot, *Les fonctions en psychologie*, 2008, Bruxelles : Mardaga.

GAYON (Jean), BURIAN (Richard).– National Traditions and the emergence of genetics: the French example. *Nature Reviews: Genetics* 5, 2004, p. 150-156.

GOULD (Stephen).– Episodic change versus gradualist dogma, *Science and Nature* 2, 1978, p. 5-12.

GOULD (Stephen), ELDREDGE (Niels).– *Speciation and punctuated equilibria: an alternative to phyletic gradualism*. G. S. A. Ann. Meeting, Washington, DC, Abstracts with Programs, 1971, p. 584-585.

GOULD (Stephen), LEWONTIN (Richard).– The Spandrels of San Marco and the Panglossian Paradigm: A Critique of the Adaptationist Program. *Proceedings of the Royal Society of London B* 205, 1979, p. 581-598.

JANET (Pierre).– *L'Automatisme psychologique. Essai de psychologie expérimentale sur les formes inférieures de l'activité humaine*, 1889, Réédition 2005, Paris, L'Harmattan.

JANET (Pierre).– *De l'Angoisse à l'extase. Études sur les croyances et les sentiments* (2 Vol.). 1926-1928, Paris, Alcan.

JANET (Pierre).– *La médecine psychologique*, 1919, Paris : Flammarion. Reprint, Société Pierre Janet, 1980.

JANET (Pierre).– *Les Débuts de l'intelligence*, 1935, Paris : Flammarion.

LECOURT (Dominique).– *Contre la peur, suivi de Critique de l'appel de Heidelberg*, 1990, Paris, Hachette,

LECOURT (Dominique).– *La Philosophie des sciences*, 2001, Paris, P.U.F./Que sais je ?

KIMURA (Motoo). Evolutionary rate at the molecular level, *Nature* 217, 1968, p. 624-626.

KIMURA (Motoo), OHTA (Tomoko).– On some principles governing molecular evolution. *Proceedings of the National Academy of Sciences* 71, 1974, p. 2848-2852.

LACHANCE (Stella), LADOUCEUR (Robert), DUGAS (Michel J.).– Éléments d'explications de la tendance à s'inquiéter, *Applied psychology : An international review*, 48, 2, 1999, p. 187-196.

PAROT (Françoise).– *Les fonctions en psychologie*, 2008, Bruxelles, Mardaga.

PRÉVOST (Claude).– *La psycho-philosophie de Pierre Janet*. 1973, Paris: Payot.

RIKETTA (Michael).– Does social desirability inflate the correlation between self-esteem and anxiety? *Psychological Reports*, 94, 2004, p. 1232–1234.

RUBIN (Isaac), PEPLAU (Laetitia).– Belief in a just world and reactions to another's lot : a study of participants in the National Draft Lottery. *Journal of Social Issues*, 29, 4, 1973, p. 73-93.

SACHSE (Christian).– *Philosophie de la biologie : enjeux et perspectives*, 2011, Lausanne : P.P.U.R.

SAILLOT (Isabelle).– Pierre Janet récapitulacionniste : indications pour une critique éclairée. *Revue Dogma en ligne. Édition Printemps-Été 2019*. <http://www.dogma.lu/pdf/IS-evolution.pdf>

SAILLOT (Isabelle).– Grand angle: Le lien connaissances-activité chez Soubelet (2010), un commentaire dans la perspective de la psychodynamique expérimentale. *Psychologie Française*, 58, 2013, p. 53-66.

SAILLOT (Isabelle).– Perspectives et actualités de Janet sur les possessions et les extases mystiques. *Psychologie Française*, 59, 2014, p. 317-330.

SHUMAN (Vera), SCHERER (Klaus).– *Concepts and structures of emotions* . In R. Pekrun, & L. Linnenbrink-Garcia (Eds.), *International handbook of emotions in education*. New York, NY: Taylor & Francis, 2014, p. 13-35.

SOWISLO (Julia), ORTH (Ulrich).– Does low self-esteem predict depression and anxiety? A meta-analysis of longitudinal studies. *Psychological Bulletin*, 139(1), 2013, p. 213-240.

SCHWARZER (Ralf). *Self-related Cognitions in Anxiety and Motivation*, 2013, New York : Psychology Press.

SWEENEY (Paul D.), ANDERSON (Karen), BAILEY (Scott).– Attributional style in depression: A meta-analytic review. *Journal of personality and social psychology*, 50, 1986, p. 974-991.

TALLIS (Frank), EYZENCK (Michael W.), MATHEWS (Andrew).– A questionnaire for the measurement of non pathological worry, *Personality and individual differences* 13, 2, 1992, p. 161-168.

TOBACYK (Jerome).– A revised paranormal belief scale, *The international journal of transpersonal studies*, 23, 2004, p. 94-98.

WATSON (David), SULS (Jerry), HAIG (Jeffrey). Global self-esteem in relation to structural models of personality and affectivity. *Journal of Personality and Social Psychology*, 83, 2002, p. 185–197.

WOLFRADT (Uwe), Dalbert (Claudia).– Personality, values, and belief in a justworld. *Personality and Individual Difference* 35, 2003, p. 1911–1918.

ZOU (Judy), ABBOTT (Maree). Self-perception and rumination in social anxiety. *Behaviour Research and Therapy*, 50, 2012, p. 250–257.